

Des Utopies ?, Nouveau Théâtre de Besançon, 3 février 2009

25-02-2009

Sylvain Maurice, Oriza Hirata et Amir Reza Koohestani s'étaient donné rendez-vous fin janvier sur la scène du Nouveau Théâtre de Besançon. Réunir sur les planches 3 nationalités, français, iraniens et japonais, en s'inspirant du principe de l'Atelier permanent, qui consiste à faire travailler des metteurs en scène sur un sujet commun. Sylvain Maurice a ainsi convié deux des meilleurs représentants du jeune théâtre contemporain mondial.

En sa qualité d'hôte, le directeur du CDN de Besançon rédige le prologue, inaugurant ces premières rencontres internationales de théâtre en grandes pompes. Le discours introductif n'en finit plus de remercier les multiples (et ô combien indispensables) financeurs, mécènes, partenaires, co-financeurs, co-partenaires... quitte à ce que le langage enflé, dérape, comme un écho au sensationnalisme et à l'emphase modernes, de rigueur dans nos médias, nos cérémonies, nos institutions. Des Utopies ? relève de cette singularité française de vouloir rencontrer l'autre, comme explique Sylvain Maurice, comme un relent de colonialisme propre à notre société.

Une fois le discours terminé, apparaît l'intérieur cossu d'un hall de station de ski à Téhéran. Un divan, quelques fauteuils, et en fond de scène, le sapin de Noël trônant, référence culturelle commune aux 3 nationalités. Noël à Téhéran constitue le premier mouvement, écrit par le metteur en scène japonais. On retrouve les problèmes de compréhension entre nationalités différentes. Comme souvent chez Hirata, les personnages se réunissent autour d'une table, parlant de choses et d'autres, de banalités, du quotidien. Hirata étudie nos moeurs respectives, notre vision de l'autre. Une première pièce rythmée, à l'atmosphère parfois vaudevillesque (avec l'intrigue amoureuse qui vient, bien entendu, des français...). Sans tomber dans les stéréotypes culturels, Hirata nous dit beaucoup en peu de mots, mêle drames familiaux (mort d'un enfant) et moments cocasses (japonais et iraniens sautant autour du sapin en vociférant le classique Jingle Bells). Equilibre fragile mais toujours bien mené, l'une des forces du metteur en scène japonais. Après l'entracte, c'est Koohestani qui vient aux manettes. Ce dernier retourne littéralement le décor puisque l'on se retrouve dans les coulisses du théâtre, les personnages de Noël à Téhéran se présentant à nous en jouant leur propre rôle : celui d'acteurs. Si le croisement (affrontement ?) des cultures demeure la pierre d'angle, le traitement est ici plus conceptuel, dans l'esprit des précédentes pièces d'Amir Reza Koohestani. Le soir de la dernière représentation de Noël à Téhéran, les acteurs se retrouvent pour la dernière fois, avant de repartir chacun dans leurs pays respectifs. De l'autre côté du rideau, les choses se passent moins bien, forcément. Koohestani ajoute un inquiétant téléphone branché on ne sait où. C'est cet autre côté qui donne à sa partition un côté kafkaïen, sans pour autant grossir le trait. La métafiction joue ici à plein régime. Tandis qu'on entend la pièce se jouer derrière le rideau, les comédiens apparaissant et disparaissant à tour de rôle, Koohestani orchestre dans un environnement sommaire, dialogues courts et silences pesants. L'envers du décor comme pour dépouiller les acteurs de leurs oripeaux, exprimer leur être profond. Car on se doute que cette aventure théâtrale a été aussi humaine. La valse des identités se joue à nouveau mais la mélodie est plus sombre, les références culturelles plus appuyées (le foulard) sur un ton parfois humoristique (le gâteau d'adieu en forme de champignon atomique d'Hiroshima). Le sujet même de la pièce portait en lui sa problématique : peut-on travailler ensemble sans partager une langue commune ? Ayant écrit Les poissons de Sao Miguel durant la résidence à Besançon, en imaginant une pièce qui mettrait en scène les comédiens, Koohestani semble avoir répondu à la question et de manière plutôt positive. www.nouveau-theatre.com.fr

les **inrockuptibles**



Des utopies ? de et par Oriza Hirata, Amir Reza Koohestani et Sylvain Maurice
Avec Reza Behboudi, Nadine Berland, Saeid Changizian
A Besançon. Compte rendu. En tournée en France à partir d'avril

Une vision tout en nuances de la Babel moderne par des comédiens iraniens, japonais ou français.
Traiter des relations interculturelles est une entreprise périlleuse. Invités par le metteur en scène Sylvain Maurice à créer avec lui un spectacle réunissant des acteurs iraniens, japonais et français, les dramaturges Oriza Hirata et Amir Reza Koohestani brosent une vision délicate, tout en nuances et loin des poncifs. Les grands discours sont d'emblée mis à mal par une parodie d'homme politique qui en appelle en introduction à la conscience universelle et à la paix, tout en défendant "l'identité nationale" au gré d'une rhétorique foutraque très contemporaine. Après quoi le rideau s'ouvre sur le salon anonyme d'un grand hôtel, quelque part dans une station de ski près de Téhéran le jour de Noël. Le directeur de l'hôtel, un Français, décore laborieusement un sapin. Oriza Hirata, auteur et metteur en scène de cette première partie, multiplie les signes culturels. Ainsi, les Japonaises

et les Françaises présentes à l'hôtel portent la voile, par exemple. Ponctuées de "Je ne comprends pas", les conversations tournent autour de sujets faussement banals. Par touches discrètes, pleines d'humour, un paysage humain se construit avec ses frictions, ses conflits, ses difficultés à communiquer – lesquelles n'apparaissent pas toujours là où on le pense. Confiée à Amir Reza Koohestani, la deuxième partie renverse la perspective en imaginant l'envers du décor. Nous sommes en coulisses, pendant que se joue la dernière du spectacle. Il règne à la fois un sentiment de vide et d'étrangeté liée au dédoublement entre les acteurs et leur personnage. Tandis que le temps s'étire entre deux scènes, l'ambiance est à la nostalgie. Une des comédiennes japonaises a fait un gâteau de départ en forme de champignon nucléaire. On prend des photos. Un des acteurs iraniens ironise sur le fait qu'il ne pourrait pas faire carrière en Europe parce qu'il n'a pas un visage "typique du Moyen-Orient". Bientôt les photos défilent à l'avant-scène en un chapelet émouvant, comme si déjà tout n'était plus que souvenir. Pour leur premier spectacle en trio, les trois metteurs en scène ont en tout cas bien réussi.

Hugues Le Tanneur

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle

16

N°166 / MARS 2009 / La Terrasse

THÉÂTRE

entretien / SYLVAIN MAURICE, ORIZA HIRATA et AMIR REZA KOOHESTANI DES UTOPIES? : L'ART SE JOUE DES FRONTIÈRES

SYLVAIN MAURICE, DIRECTEUR DU NOUVEAU THÉÂTRE DE BESANÇON, A INITIÉ UN AMBITIEUX PROJET INTERNATIONAL FONDÉ SUR UNE COLLABORATION AU LONG COURS. C'EST UNE CRÉATION ENSEMBLE, AVEC LE JAPONAIS ORIZA HIRATA ET L'IRANIEN AMIR REZA KOOHESTANI, AUTEURS ET METTEURS EN SCÈNE, QU'IL A DÉJÀ ACCUEILLIS DANS SON THÉÂTRE, AVEC AUSSI DES COMÉDIENS FRANÇAIS, IRANIENS ET JAPONAIS. LA CRÉATION D'ORIZA HIRATA, NOËL À TÉHÉRAN, PRÉCÈDE CELLE D'AMIR REZA KOOHESTANI, QUI MET EN SCÈNE LES COULISSES IMAGINAIRES DE LA PREMIÈRE PIÈCE. ET SYLVAIN MAURICE A IMAGINÉ UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE AU SPECTACLE. UN PARCOURS EN QUATRE LANGUES (AVEC L'ANGLAIS) À VOIR AUTANT QU'À ÉCOUTER, QUI S'ANNONCE COMME UNE RÉFLEXION PASSIONNANTE SUR LE THÉÂTRE ET L'INTERCULTURALITÉ.

Pourquoi avez-vous initié ce projet intitulé Des utopies ?

Sylvain Maurice : Depuis que j'ai pris la direction du centre dramatique de Besançon en 2002, j'ai souhaité non seulement programmer des artistes de nationalité différente mais surtout travailler avec eux. Faire coopérer des artistes de cultures éloignées les unes des autres englobe une dimension d'utopie. En tant que responsable d'une institution, je pense qu'il est important de construire ce type de projet utopique, et à ce titre, je joue un rôle de producteur au sens entier du terme, plutôt dans les coulisses, et non pas de metteur en scène. Nous avons passé commande à Oriza Hirata et Amir Reza Koohestani, tous deux auteurs et metteurs en scène, d'une pièce

d'une cinquantaine de minutes chacun, dont la consigne était d'écrire pour une troupe trinationale composée de trois acteurs francophones, trois acteurs iraniens et trois acteurs japonais. Je connaissais tous les comédiens bien avant les répétitions puisque j'ai rencontré lors de workshops les comédiens japonais au théâtre Agora de Tokyo que dirige Oriza voici un an et demi, et les comédiens iraniens à Téhéran en juillet dernier. Le texte déploie une forme de choralité en persan, français, japonais et anglais.

Quelles ont été les principales difficultés lorsque vous avez abordé le travail d'écriture ?

Oriza Hirata : J'ai déjà travaillé à plusieurs repri-



Oriza Hirata, Sylvain Maurice et Amir Reza Koohestani

ses avec deux pays : Japon et France, Japon et Corée, ou encore Japon et Belgique, sans réelle difficulté. C'est la première fois que je travaille avec trois pays, c'est un travail complexe, qui m'a enthousiasmé. Je travaille en France depuis dix ans donc je commence à savoir comment parler avec les comédiens français. Et depuis environ deux ans, j'ai beaucoup lu sur l'Iran ! La pièce a lieu le 24 décembre dans une station de ski proche de Téhéran. Des gens de trois pays différents se retrouvent par hasard dans ce même espace. Ils parlent de religion, de famille, d'histoires sentimentales, et de communication, un enjeu essentiel de la pièce, une difficulté voire une impossibilité entre des personnes si éloignées.

Amir Reza Koohestani : Au début je n'étais pas vraiment optimiste sur cette collaboration internationale, j'avais peur que le projet s'oriente dans une direction trop folklorique, lorsque chacun expose sa culture. Quand j'ai découvert le travail d'Oriza en Angleterre, j'ai été fasciné par son style et la qualité de l'interprétation. J'ai trouvé des similitudes entre son travail et le mien. Mais ce qui a été difficile pour moi, c'est que je n'avais aucune idée sur le texte ! Je ne peux pas écrire le texte sans connaître personnellement les acteurs. J'ai donc demandé à Sylvain d'écrire le texte pendant les répétitions. J'ai eu l'idée de créer une pièce sur le théâtre, une pièce sur les acteurs supposés être sur scène dans la pièce d'Oriza, sur les coulisses complètement imaginaires de cette pièce, des coulisses chaotiques et stimulantes au regard des différentes cultures. Certaines scènes sont jouées dans les deux pièces. Oriza m'a laissé des espaces en termes de significations des cultures. Il a envisagé le travail de cohabitation des cultures de façon optimiste, tandis que mon regard est plus pessimiste.

Quel rôle jouent les différences culturelles au sein d'un tel projet? Sont-elles un obstacle ou au contraire un enrichissement, une façon de faciliter la communication entre des artistes qui ne se connaissent pas ?

S. M. : Selon moi, la force du projet est de mettre en relation des artistes plutôt que des cultures différentes. Bien entendu chaque artiste est fortement identifié à sa culture et porte sa culture dans son travail, mais Oriza et Amir sont des personnalités suffisamment fortes et matures pour travailler à partir de leur culture d'origine et en même temps se poser la question de la rencontre.

O. H. : J'ai commencé ma carrière théâtrale en tant qu'auteur plutôt que metteur en scène. Les auteurs ont toujours l'expérience que les comédiens ne prononcent jamais les répliques comme ils le souhaitent. Qu'ils soient japonais, iraniens ou français ne change pas la donne, leurs cultu-

res sont de toute façon différentes de celles des auteurs. En l'occurrence, je n'ai pas eu de problèmes avec les comédiens iraniens au niveau artistique. J'aimerais les prendre dans mes valises ! La pièce résonne comme un orchestre, et chaque instrument est merveilleux. Le fait de travailler avec des étrangers rend peut-être les choses plus faciles : on présuppose que l'on ne se comprendra pas. Nous n'avons pas la même façon de vivre, le même quotidien, nous avons des coutumes politiques et des religions différentes, cela a suscité

« Oriza et Amir sont des personnalités suffisamment fortes et matures pour travailler à partir de leur culture d'origine et en même temps se poser la question de la rencontre. » Sylvain Maurice

de nombreux dialogues intéressants par rapport à certaines répliques.

A. R. K. : Le premier défi en tant qu'auteur a été celui de la traduction. J'ai écrit en persan, et les traductions japonaise et française ne peuvent refléter exactement ce que j'ai écrit. J'utilise des jurons, des mots grossiers dans mon texte, ce qui n'est pas forcément usuel dans d'autres cultures. J'ai donc essayé au cours de ce travail d'inventer une nouvelle façon d'écrire, pour d'autres cultures, pour des acteurs de différentes nationalités.

Le langage a ici une fonction particulière, ce que l'on entend a une fonction, pas seulement ce que l'on comprend.

A. R. K. : Le langage parlé dans ce texte est musical. La différence entre le travail d'Oriza et le mien, c'est qu'Oriza orchestre huit ou neuf instruments en même temps, tandis que j'utilise plutôt le solo, voire deux instruments. Cela crée différentes harmonies. Les trois langues créent trois impressions radicalement différentes sur le public. Dans l'écriture même, les directions sont différentes. Le français s'écrit de gauche à droite, le persan de droite à gauche et le japonais de haut en bas. Ces règles et ces sons différents suscitent des expériences très intéressantes pour l'artiste comme pour le spectateur.

Propos recueillis par Agnès Santi

Des utopies ? de Oriza Hirata, Amir Reza Koohestani, Sylvain Maurice, du 23 au 29 mars à Tokyo. Le 3 avril à 20h30 au Théâtre Granit à Belfort. Tél. 03 84 58 67 67. Du 7 au 11 avril au théâtre de l'Echangeur. Tél. 01 43 62 71 20. Du 14 au 17 avril au Théâtre Dijon Bourgogne. Tél. 03 80 68 47 47.

Libération

Théâtre ♦ Trois metteurs en scènes de nationalités différentes planchent sur le thème de la rencontre. «Des Utopies?» à l'unisson à Besançon

Des utopies? de ORIZA HIRATA, AMIR REZA KOOHESTANI et SYLVAIN MAURICE.
À Besançon, ce soir. Rens. : 03 81 88 55 11.
Et en avril à Belfort, Bagnole, Dijon, Thionville...

Sur le papier, cela tient du festival des bonnes intentions dont on sait qu'elles se transforment rarement en bon spectacle. Soit, sous l'égide du Centre dramatique national de Besançon, un projet réunissant trois auteurs-metteurs en scène : un Japonais, un Iranien, un Français. Et, sur le plateau, neuf comédiens, originaires à parité des pays mentionnés. Thème du spectacle, où chacun est censé jouer dans sa langue : la rencontre. Titre : *Des utopies?* Evidemment, présenté comme cela, ça craint. Des craintes que Sylvain Maurice, directeur du CDN de Besançon et hôte de la manifestation, s'emploie à dissiper en les poussant à l'absurde. En prologue, un comédien joue le rôle d'un directeur de

théâtre venu prononcer l'allocution d'ouverture des «*Premières Rencontres internationales de Besançon*». Son discours déraile : remerciements saugrenus, lapsus et confusion verbale laissent à croire que toute l'affaire n'est qu'un canular. Pourtant, le spectacle existe. Il est en deux parties : la première a été écrite par Oriza Hirata, figure de la scène théâtrale nipponne contemporaine. Elle

En prologue, un comédien joue le rôle d'un directeur de théâtre venu faire une allocution d'ouverture, mais son discours déraile.

s'appelle *Noël à Téhéran*. Neuf personnages se retrouvent dans l'hôtel d'une station de ski proche de la capitale iranienne. Le directeur, un Français, accueille pour les fêtes sa femme et sa belle-sœur. Présents aussi, trois Japonais, dont l'une travaille à l'hôtel. Et trois Iraniens : un employé, le grand patron et sa femme.

Hirata a le chic pour tisser des relations complexes avec peu de mots et beaucoup d'humour pour traiter son sujet : non pas la rencontre, mais l'incompréhension. Qui va bien au-delà des différences et quiproquos culturels ou linguistiques et traverse chacun des personnages. Ce n'est pas le *Renne au nez rouge*, le chant de Noël qu'ils entonnent à tour de rôle, qui les sauvera du désarroi identitaire.

Après l'incompréhension, la séparation. La deuxième partie, intitulée *les Poisson de Sao Miguel*, est l'œuvre de l'Iranien Amir Reza Koohestani. Son écriture est aux antipodes de Hirata. Koohestani fait le coup du théâtre dans le théâtre : il montre les coulisses du spectacle (c'est la dernière représentation), où les acteurs se retrouvent et s'appellent par leurs vrais noms. Et installe peu à peu une atmosphère d'une incroyable mélancolie, qui culmine dans un diaporama en noir et blanc, variation sur l'absence.

Envoyé spécial à Besançon ♦ RENÉ SOLIS



L'Internationale genre théâtral

A Besançon, sous le titre d'*Utopies ?*, le Japonais Oriza Hirata, l'Iranien Amir Reza Koohestani et le Français Sylvain Maurice présentent, en trois langues et trois mouvements, une œuvre commune qui tourne le dos au simple collage d'exotismes pour faire surgir l'image bien partagée d'un certain état du théâtre et du monde.

L'utopie est la vie même dans sa générosité projetée. Elle est le dessein des possibles et le possible en dessin, la très exacte opposée de la « réforme » au sens sarkozien. L'utopie est en danger. Un historien des idées retracera sans doute quelque jour la montée en puissance, à coup de véritables campagnes de communication, des forces vouées à sa disparition. Elles ne l'ont pas seulement jetée aux oubliettes du politique, bannie des perspectives de l'économique et du social, elles continuent de la pousser fermement hors d'un champ artistique voué à la consommation immédiate, celle qui offre une face, quelle qu'elle soit, au quantifiable. L'utopie, elle, en tient pour le qualifiable, dans le différé projeté de sa renaissance permanente. Elle n'attend pas son heure, elle la cultive, sous toutes ses formes, et c'est cette culture qui lui donne réalité. De tous les arts, le théâtre est l'un des rares à avoir maintenu sa place. Mieux : son rôle. Dans le cas le plus médiocre, celui de la lampe de service qui continue de diffuser un soupçon de lumière dans un système qui espère toujours plus de nuit pour les autres. Dans le meilleur, l'utopie refusera la simple figuration dans une petite pièce, ne serait-ce que pour relancer son ambition. L'utopie est consubstantielle au théâtre, dès lors qu'il n'est pas simple recyclage du passé, elle est une force intérieure, une ressource, une condition de renouvellement.

Il existe une manière, extérieure celle-là, de mettre l'utopie en mouvement, celle choisie par Sylvain Maurice, le directeur du CDN de Besançon. Il a passé commande de pièces à deux auteurs-metteurs en scène – tous deux hautement représentatifs d'un renouvellement de l'art théâtral, de la remise en jeu de son utopie intérieure – : le Japonais Oriza Hirata et l'Iranien Amir Reza Koohestani, et a parié qu'elles viendraient s'ajuster sur la scène bisontine. Etayées d'un bref prologue et épilogue de leur hôte, elles seraient interprétées, avec des Français, par des acteurs des pays d'origine, dans les langues d'origine, et réunies, aux risques et périls d'une fusion, sous le titre unique de *Utopies ?* Un pluriel interrogatif qui parie sur le bien fondé de l'utopie – sur sa disparition dans l'action. Car il s'agit bien d'inscrire sur le plateau une pièce devenue commune, où continue d'apparaître la forte identité de chacun des auteurs-metteurs en scène, dans un réseau de dialogues où Téhéran parle à Tokyo via Besançon. Entreprise paradoxale dans un pays – la France –, officiellement revenu à la notion dix-neuviémiste d'« *identité nationale* », mais où les forces d'ouverture n'ont pas abdiqué d'une mondialisation alternative. Ne serait-ce qu'en cela, l'expérience de Besançon valait d'être suivie. Récit.

Lundi 4 février 2008

Tokyo, rencontre avec Oriza Hirata dans les bureaux bouillonnants d'activité du Komaba Agora. Quels projets en France pour 2009 ? Avant même la création de *Sable et soldats* au Théâtre2gennevilliers, il fera sa première mise en scène avec des acteurs français à Besançon. Pour eux, il va écrire une « petite » pièce, de quarante minutes. Au même programme, une pièce écrite et dirigée par Amir Reza Koohestani. Quarante minutes également. Et une pièce écrite et mise en scène par Sylvain Maurice, initiateur du projet plus d'un an auparavant. Le directeur du Nouveau théâtre, CDN de Besançon, a conduit le Japonais et l'Iranien à se rencontrer après avoir programmé leurs pièces. L'association d'un metteur en scène plus connu pour son exploration de Sénèque ou du répertoire allemand avec le proluxe et déjà classique chef de file du nouveau théâtre japonais, et avec l'éclaireur étincelant des ombres iraniennes, éveille plus que de la curiosité.

Mercredi 4 juin

Paris, rencontre avec Sylvain Maurice. Il évoque un thème : la rencontre, « *au sens chimique* ». Faire agir trois composants : auteurs, metteurs en scène, acteurs dans un seul lieu, un seul temps. Former une troupe trinationale : trois Iraniens, trois Japonais, trois Français. Encadrer d'un prologue et d'un épilogue de sa façon, deux pièces écrites par Oriza Hirata et Amir Reza Koohestani. Déjà, Oriza a avancé plus qu'un synopsis. Un huis clos, dans un hôtel iranien, au pied d'une station de ski désaffectée. Des cadres d'une multinationale pétrolière irano-japonaise et des cadres français, qui fêtent Noël. D'Amir, il ne sait rien encore. Sinon qu'il réfléchit « *à la violence contemporaine* », qu'il considère le travail avec des comédiens non-iraniens comme un défi, qu'il cherche « *une forme anticipant un contenu* », et qu'il est fasciné par les différences calligraphiques entre les trois langues (farsi, français, japonais), par les potentialités de leurs déroulements. Sylvain Maurice se définit comme un simple initiateur du projet, présent en s'effaçant, et « *pas pour faire œuvre* ».

Jeudi 20 novembre

Paris, réception de la pièce d'Oriza Hirata. Elle est titrée : *Christmas in Teheran (Noël à Téhéran)*. Traduction, Rose-Marie Makino-Fayolle. La distribution n'est pas sans évoquer celle de *Dans les bois (In het bos)*, la « pièce belge » d'Hirata, écrite pour les Transquinquennal/KVS en deux langues (mouvement.net du 27 mars 2008). Au centre de la scène : un sapin de Noël fiché dans le salon d'un grand hôtel décati. Trois fois trois personnages (Français, Japonais, Iraniens). Trois langues, plus l'anglais. Écriture hautement hiratienne, sans accroches apparentes. Glissement des phrases les unes sur les autres, comme les entrées-sorties des personnages. Assauts de civilité. Art de la rencontre et de la conversation qui veille à ne rien troubler, sinon l'idée qu'il y a quelque part quelque chose de profondément trouble. Une rengaine, *Le petit renne au nez rouge*, passe d'une langue à l'autre. Métaphore ou faux-nez ? Le « *théâtre tranquille* » d'Oriza demeure un théâtre dramatique où le drame est sous les planches. A preuve, la révélation, au milieu des mondanités, de l'image ineffaçable d'un enfant mort.

Samedi 22 novembre

Créteil, rencontre à la MC avec Amir Reza Koohestani à l'issue de sa dernière pièce : *Quartet. A Journey north*. Non, il n'a pas encore écrit sa partition pour Besançon, mais ça ne saurait tarder. Il s'y mettra incessamment. Il écrit vite. Mais pas avant que les choses soient arrivées à maturité dans sa tête. Il n'est pas inquiet. Il a tout le temps. L'écriture vient après l'idée. Et il tient l'idée. Il ne s'agit plus d'ajouter une autre pièce, indépendante, à celle d'Oriza. Mais de travailler sur l'envers de *Noël à Téhéran*. La pièce sera jouée une seconde fois, mais en creux, vue, revue, depuis les coulisses.

Lundi 15 décembre

Besançon, première répétition. Amir est au centre de la scène dans les coulisses imaginaires de la pièce d'Oriza. Flanqué d'une traductrice irano-japonaise à gauche (pour les acteurs japonais) et d'une irano-française à droite (acteurs français), il affronte ce qu'il nomme « *les premières fois* ». Première expérience avec des acteurs de nationalités différentes. Et il entend bien insister sur leurs différences. Première fois qu'il travaille sur une scène de théâtre. Première fois qu'il se confronte à autant d'acteurs. Première fois qu'il devra gérer leurs mouvements. On saura qu'il n'entreprend rien avec un texte fini. Une seule page suffit à l'amorce. Cette fois, ce sera rien. Il n'a rien écrit. Parce qu'il ne connaissait pas les acteurs japonais. Il voulait les voir avant. Il n'en décrit pas moins une situation, des mouvements, qu'il lance précisément. Les acteurs tirent leur valise sur scène, observent la salle depuis les « coulisses ». Y a-t-il des spectateurs ? Téléphone avec l'Iran ou avec la régie ? Mélange des lignes et des langues. Monologue improvisé de Yuko Hirata qui fait pouffer les seuls japonais. Comment se comprendre sans langue commune ? Tentation de l'anglais qui se glisse par les interstices. Amir se plaît dans les malentendus. Comment les préserver ?

Mardi 16 décembre

Besançon, matin : Oriza est arrivé. Table ronde préparatoire au journal du Nouveau théâtre. Extraits : Sylvain : « *La particularité de ce projet est de faire se rencontrer trois nationalités. A deux, la relation est personnelle, comme entre deux personnes. A trois, c'est autre chose, il y a une dimension chorale qui, peut-être, laissera apparaître une vraie dimension universelle.* » Amir : « *Cette création requiert une juste orchestration entre les différents metteurs en scène et acteurs pour aboutir à une certaine harmonie. Je remercie Oriza, parce qu'il a été le premier à écrire son texte. Maintenant c'est aux deux autres d'harmoniser leur travail avec le sien et de se situer par rapport à ce premier écrit.* » Oriza : « *Il y a des conflits ou différences d'ordre culturel que nous allons retrouver dans ma pièce, mais plutôt dans le sens d'un frottement entre les langues qui fait naître des incompréhensions. Tous les trois, nous possédons un langage universel : le théâtre. Nous avons un univers commun. Mais je pense que c'est Amir qui va traiter des conflits plus profondément humains.* »

Besançon, après-midi : A 14 heures précises, Oriza a ôté ses tennis pour monter d'un bond en savates sur scène. Décor : fauteuils clubs, tables et chaises, un sapin, maigrichon, au centre. Première rencontre avec les acteurs. Exercices de reconnaissance mutuelle. Il prévient : « *Je ne donnerai pas d'indications psychologiques, mais concrètes. Par exemple : éloignez-vous de 4 centimètres.* » Organisation d'acier, exactitude rigoureuse, souplesse de la discipline. La première semaine sera consacrée à la finition du texte. Oriza est devant son ordinateur portable, son interprète au côté. La mise en bouche précède la mise en scène. Chaque phrase est passée au crible par les acteurs français. Il est attentif à la moindre de leurs hésitations, écoute toute suggestion et réécrit au fur et à mesure. Recherche d'une langue au présent. Longs débats collectifs sur les croisements de traductions. A 18 heures exactes, en pleine scène, la répétition s'interrompt.

Besançon, soir. Amir reprend la scène de la veille. Mouvement inverse de celui d'Oriza : il écrira à partir du plateau. « *Je vois mieux comment opérer à présent. Je commence par un point, je développe et je colle les scènes les unes après les autres. Ecrire, c'est comme tracer une route. Quand je rencontre un obstacle, je monte ou je descends.* » Les improvisations lui ont permis de saisir le sens de la scène : « *C'est comme si les acteurs du spectacle d'Oriza entraient dans mon spectacle. Les valises symbolisent cette sortie et cette entrée. Pour l'instant, vous jouez votre rôle d'acteur. Vous n'êtes pas des personnages « dramatiques », comme dans le théâtre traditionnel. Nous ferons des fondus enchaînés sur le spectacle d'Oriza dont nous ne garderons que 25 minutes. Je ne sais pas encore comment cela se terminera. Je vous livrerai un texte ultérieurement.* »

Mardi 20 janvier 2009

Besançon, après-midi, une semaine avant la première. Oriza a effectué de légers remaniements de sa pièce, renforçant tel personnage iranien à partir de ses discussions avec Amir. Lequel a maintenant écrit sa partition. Thème : *closing night*, dernière représentation, la troupe va se séparer. Les liaisons amoureuses s'effilochent, le retour au pays se rapproche : familles, travaux, patries. Dernière répétition : Prologue, signé Sylvain Maurice. Italienne. Après le salut aux autorités constituées, un orateur, qui pourrait être directeur du CDN, s'emballe, comme s'il lui fallait à la fois reconnaître et se défaire d'un titre, *Des Utopies ?* devenu trop pesant. Présentation des sponsors et de la troupe franco-irano-japonaise. La langue de bois prend feu, crépite, étincelle. L'enthousiasme pour l'utopie consume plus d'un demi-siècle d'idéologies de progrès et de culture. Les mots ne paient plus, il ne reste que leurs os, jetés dans un cimetière, où il serait bien difficile de retrouver les siens.

Besançon, 19 heures, premier filage. Manquent encore des surtitres, les vidéos d'Amir. Le harangueur du prologue hausse sa folie d'un degré, et, comme le clown laissant place aux acrobates, ouvre le rideau sur *Noël à Téhéran*. Sous le glaçage de bonnes manières internationalisées, Oriza dessine une discrète et pénétrante typologie des peuples (Français indiscrets, Iraniens réservés, Japonais expansifs). Tous cependant, quels qu'ils soient, identiques au pied de l'arbre. Prêts à pousser des cris à faire frémir père Noël. L'enthousiasme dessine une forme d'envers au dramatique, il lève une énigme qui fait passer le quotidien des dialogues dans un surquotidien. Après une jolie parabole qui associe la perception de la réalité théâtrale avec l'angle d'observation d'un poisson rouge dans son bocal – le poisson rouge est l'équivalent du sapin au jour de l'an iranien – Amir passe, lui au sous-quotidien, en alignant les sous-conversations des comédiens avant ou après leur entrée en scène. Dialogues au long cours, conclusions suspendues ou différées. Surnage l'entêtante rengaine du *Petit renne au nez rouge*, comme ce qui de l'enfance serait irréductible au temps et aux hommes.

Jean-Louis Perrier

Des utopies ?

Textes et mise en scène Oriza Hirata, Amir Reza Koohestani et Sylvain Maurice

À l'origine du spectacle une « utopie » de théâtre, projet rassemblant trois auteurs - metteurs en scène : Oriza Hirata (Japon), Amir Reza Koohestani (Iran), Sylvain Maurice directeur du CDN de Besançon et trois acteurs de la compagnie de chacun d'eux, formant une troupe trilingue, pour aboutir à une création qui croise des artistes de langues et de cultures très éloignées et totalement étrangères les unes aux autres.

Le travail entamé en 2006 au Nouveau Théâtre de Besançon à débouché sur la création *Des utopies ?* en janvier 2009 à Besançon. L'utopie non pas comme sujet traité mais comme l'utopie d'un travail commun au plateau dans une expérience concrète.

Le principe du travail : chaque auteur - metteur en scène invente une forme théâtrale d'environ 45 minutes mêlant le japonais, le farsi et le français et composant un seul spectacle joué par la troupe trilingue des acteurs. La scénographie commune et les lumières étant assurées par Éric Soyer.

Sylvain Maurice a écrit le prologue et l'épilogue du spectacle. À la première partie, une comédie *Noël à Téhéran* d'Oriza Hirata, répond en contrepoint dans la deuxième partie, la pièce d'Amir Reza Koohestani sur l'envers du décor dont l'action se passe dans les coulisses pendant que se joue la pièce d'Oriza Hirata.

Fiction de théâtre et réalité du travail théâtral, en l'occurrence celle de ce projet, et réalité tout court s'interfèrent. Dans le prologue, devant le rideau fermé, le directeur du théâtre fait un discours d'ouverture des Ieres Rencontres Internationales de Théâtre de Besançon, salue les officiels politiques et les responsables culturels de la ville et de la région, présente le projet utopique. Son discours alambiqué dérape, s'emmêle dans les contradictions.

Le rideau s'ouvre sur un décor réaliste d'un hall d'hôtel d'une station de ski près de Téhéran : chaises, tables, canapé, au milieu un sapin de Noël rachitique décoré. Un espace semi-public coutumier du théâtre d'Oriza Hirata. Le personnel et les hôtes venus pour y passer Noël s'y croisent : un employé, le propriétaire de l'hôtel et sa femme, iraniens, l'investisseur japonais avec sa femme et une Japonaise responsable des services, un Français travaillant à l'hôtel rejoint par sa femme et la sœur de celle-ci dont il est amant. Chacun parle dans sa langue essayant de comprendre l'autre. Des propos échangés : présentations, clichés habituels, tentatives de nouer des conversations, parfois quelques confidences et conflits personnels affleurent : le Français s'entête à faire comprendre aux autres l'histoire de la chansonnette de son enfance sur le renne au nez rouge, on compare les traditions de Noël respectives, le propriétaire de l'hôtel, hospitalité orientale oblige, distribue des cadeaux à ses hôtes etc. On recourt à un english rudimentaire et au langage maladroit des gestes, tentant de pallier aux difficultés de communiquer, aux incompréhensions et aux quiproquos parfois hilarants.

En deuxième partie nous sommes dans les coulisses pendant la dernière représentation de *Noël à Téhéran* d'Oriza Hirata, dont on perçoit, à travers une toile de fond plus ou moins transparente, quelques silhouettes et par moments des bribes d'échanges et la chanson.

Les acteurs portent leur propre nom, se préparent à entrer en scène. On voit leurs difficultés à nouer des relations, à parler aux autres, les trois groupes s'observent, restent à distance comme si une invisible frontière se dressait entre eux.

Ils parlent entre eux de leurs vies, de leurs problèmes, de leurs projets ou de l'absence de projets. Au terme de cette expérience de vie et de création commune les contradictions, les décalages entre leurs cultures apparaissent inévitablement. L'acteur iranien, tenté de rester, ne voit pourtant aucun avenir pour lui en tant qu'acteur ni ici ni dans son pays. L'Iranienne questionne sa place au théâtre, le port du foulard et ses convictions religieuses l'empêchant de jouer certains rôles. En même temps elle remarque l'artifice dans le port du foulard chez les Françaises et les Japonaises qui devient une caricature de ce qui a un sens pour elle. La Japonaise apporte pour fêter la dernière un gâteau en forme de champignon atomique et se lance dans un discours enthousiaste sur l'amitié franco-japonaise scellée par divers accords militaires et commerciaux qu'elle cite avec une bonne foi comique.

Le spectacle s'achève par une danse des acteurs portant tous des masques à gaz, les effets sonores, bruits de tonnerre, éclairs d'explosions, faisant soudain irruption dans la musique. Belle métaphore d'une utopie de vivre ensemble dans un monde en permanente guerre.

On pense aux alliés japonais dans la guerre d'Irak, aux Français en Afghanistan et sur d'autres fronts « à pacifier », à la menace nucléaire iranienne. Que peuvent des utopies culturelles et des projets d'artistes face à cette réalité ?

Un spectacle exemplaire autant par l'intelligence, la lucidité de l'approche de l'utopie du dialogue des cultures, que par la conception dramaturgique et sa mise en œuvre sur le mode de la mise en abîme dans une fiction de théâtre de l'expérience concrète de création théâtrale par des artistes de langues et de cultures différentes. À l'opposé des visions idéalistes, angéliques et superficielles de ce type de rencontre des cultures, *Des utopies ?* rend compte avec un certain humour des difficultés dans le quotidien de sortir des habitudes de penser et d'être, de comprendre et d'accepter l'autre et son environnement culturel, bref d'assumer les différences.

Une remarquable cohérence dans le glissement de la fiction du théâtre dans la réalité de l'expérience vécue. Maîtrise absolue de l'espace, des tensions dramatiques, de la rythmique du jeu tout en nuances. Avec un admirable naturel et savoir-faire les acteurs réussissent à conférer à leur personnage la particularité de l'individu et le caractère spécifique du groupe culturel dans les postures et les comportements sans l'accentuer ni rester dans les clichés.

Un spectacle qui, à travers l'expérience de la création théâtrale, parle avec simplicité et humour, sans didactisme et démagogie, des différences réelles, des difficultés d'arriver à vivre ensemble. Absolument à voir !

Irène Sadowska Guillon

Des utopies ? Écrit et mis en scène par Oriza Hirata, Amir Reza Koohestani et Sylvain Maurice

Au Théâtre Dijon Bourgogne CDN du 14 au 17 avril 2009

au CDN Thionville Lorraine du 21 aux 24 avril

et au Prisme à Élancourt le 29 avril